

Lausanne qui s'amuse

Autor(en): **Delavigne, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **21 (1883)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-187561>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lausanne qui s'amuse.

J'avoue que c'est avec une certaine hésitation que je livre ma première bataille dans un journal comme celui-ci, qui compte des collaborateurs à la plume alerte et spirituelle, appréciée depuis longtemps déjà par les lecteurs du *Conteur Vaudois*. J'ai le trac, comme on dit aujourd'hui, de « remporter une veste ». Ma foi, tant pis ! je me risque. Et puisqu'il vaut mieux, selon moi, débiter dans un journal par une note gaie que par le *si bémol* de la mélancolie, j'ai pincé le sujet de cet article dans le domaine de la joie, dans ce tourbillon multicolore et folâtre que l'on est convenu d'appeler « bal masqué ».

Bal masqué ! A ces mots, tous nos souvenirs d'autan se réveillent, secouant leurs grelots sonores, leurs paillettes dorées, et faisant pleuvoir autour de nous, comme une neige odorante, les fleurs d'automne des printemps envolés !

Mais puisque la jeunesse n'a qu'un temps — hélas ! — et que chaque année, comme dirait feu de la Palisse, nous vieillissons de trois cents soixante cinq jours un quart, ne perdons pas une minute des rares moments que nous accorde cette superbe fille aux cheveux éparés, à la poitrine palpitante, aux hanches voluptueuses, au pied souple et pétillant d'impatience, qui a été baptisée du nom de « gatté », et chantons avec elle :

Vive la folie,
Et que le plaisir
Laisse à notre vie
Un gai souvenir !

C'est dans cette heureuse disposition d'esprit que je suivais samedi dernier le chemin le plus court qui conduit de chez moi au Casino-Théâtre, en passant par dessus le Danube.

Ici, ma tâche devient plus facile, parce que je vais tout bénévolement vous narrer ce que j'ai vu.

Le bal, annoncé à grands coups de publicité, devait commencer à neuf heures, et, dès huit heures, travestis de toutes nuances, et civils de toutes qualités se bousculaient déjà au café du théâtre. Les chaises étaient aux enchères, et celui qui avait l'imprudence de se lever une seconde seulement, était sûr de s'asseoir dans le vide.

Depuis nos personnalités politiques jusqu'aux célébrités de ce monde équivoque que nous appelons la « vie de Bohême », tout Lausanne y était représenté.

Considéré superficiellement, ce contraste était charmant.

A neuf heures et quelques minutes, l'orchestre de Beau-Rivage fit entendre le son folâtre d'une polka d'Arban. Ce fut le signal précurseur d'une cohue indescriptible qui se précipita dans la salle du bal, se frayant un passage à coups de poings et à coups de coudes. Une personne plus pratique que les autres se servait d'une épingle de grande dimension, qu'elle enfonçait sans pitié dans les chairs des malheureux qui se trouvaient devant elle. J'eus l'honneur d'être impitoyablement caressé par cet aiguillon qu'une perspicacité féminine peut seule avoir imaginé. « Aïe ! » criait un monsieur, « Oh ! » hurlait un autre..., et l'épingliste épinglait toujours !

Enfin, nous voici au contrôle, où nous trouvons des contrôleurs qui ignorent terriblement les lois de la courtoisie et de la politesse. — Ceci dit en passant.

La salle de bal présente un coup d'œil féérique ; l'estrade de l'orchestre est entourée de lanternes vénitiennes que les glaces reflètent en tous sens ; les lustres projettent mille feux s'entrecroisant avec les étincelles électriques qui brillent de tout leur éclat au travers d'un loup mystérieux que cache un minois qui ne peut être que charmant, à en juger par la désinvolture provocatrice du corps.

Mais je m'aperçois que, comme un enfant gâté, je suis gourmand et cet article menace de prendre des proportions inquiétantes, si je n'arrivais de suite aux amateurs friands de l'art chorégraphique ; je vous déclare en toute sincérité qu'ils s'en sont donnés pour leur argent, et jamais, même à Paris, je n'ai vu mettre autant de passion dans la danse. Ça tenait du délire ! Les costumes étaient très réussis : personnages historiques, types légendaires, travestissements grotesques gigottaient sous le même plafond.

Un costume d'Espagnole, jupe satin jaune à volants avec veste figaro de velours noir, garnie argent, a provoqué dans le public un vif mouvement d'admiration. A signaler aussi un gracieux chaperon rouge, tirant un peu sur le grenat, c'est vrai..., mais à cela près.

La première partie du bal manquait un peu de cet entrain qui n'empoigne son monde qu'après le souper. Alors, chacun devient fiévreux, un frisson de gatté traverse tous les esprits et le tourbillon de la danse prend cet aspect qui fait dire à un observateur : « Voilà des gens qui s'amuse ! » C'est le moment, où celui qui n'est venu là qu'à titre de simple curieux, reprend le chemin le plus court, qui conduit du Casino-Théâtre chez lui, en repassant par dessus le Danube. Henri DELAVIGNE.

L'effé de la pipa.

Dein lo teimps iò on certain Djan Nicot, que fassâi lo comerce de bétions, ve que lévavè dâo tabà dein on carreau de son pliantadzo iò l'avâi cru vouâgni de la granna d'abondance, lè dzeins qu'é-tiont dza prâo mâlins, ont bintout z'u devenâ coumeint faillâi sè servi de cil'espèce de salarda montâie, et de suite l'ont einveintâ dâi pipès po s'eingoselâ pè lo fétu la fougmaire de cé tabà ; et du adon, tant qu'ora, on n'a vu què pipès de totès lè sortès, et cigâles pè lo mor dâi pipatsons.

Ora, cein est-te bon ; cein est-te croûi ? Lè z'ons diont, que cein ne fâ rein de mau, et dâi z'autro que cein n'est què de la bourtiâ que chetsè l'estoma et qu'attaquè lè pormons ; qu'on ne sâ pas quoui faut crairè, kâ on dit adé la méma tsousa du que y'a dâo tabà et dâi pipès dein lo mondo ; mâ oquie que vo ne sèdè petètrè pas, c'est que la pipa fâ coumeint lè croûiès montrès, le met ein retard.

L'autro dzo que lo valet à Torailon, que tiulottè on brulôt ein dou dzo, vegnâi d'ein coumeinci on autro, lo père Trinque, on espèce de monsu-pâysan, que vâo tot savâi, po cein que l'a z'âo z'u éta dein lè grantès z'écoulès, lâi fâ : accuta, me n'ami Torailon, t'as too de tant foumâ ; et se te ne botsè pas on bocon, t'è faut pas comptâ veni vilhio.

— Et porquie pas, se lâi repond Torailon ; vouâiti-vâi me n'oncllio Jérémie, qu'a atant foumâ què mè dein son dzouveno teimps et que torailè adé dein sa granta pipa ; le vouaïque' portant à 70 ans, et l'est onco solido.